

BERTRAND DUGUESCLIN

CONNÉTABLE DE FRANCE

AVERTISSEMENT

Duguesclin, s'étant élevé d'un rang modeste à une haute fortune militaire, parut aux yeux de ses contemporains un personnage surnaturel, car dans le moyen âge ces exemples étaient fort rares, aussi a-t-on plus écrit sur son compte que sur celui de tout autre général. L'histoire la plus ancienne sont des mémoires en prose limée, composés par un nommé Cuvilliers, du temps même du héros. En 1387 Jean d'Estouteville engagea un anonyme à mettre en prose cet oeuvre poétique ; Claude Ménard fit imprimer cette traduction en 1618. La rudesse du style en est telle, dit l'éditeur, *qu'une oreille médiocre ne la sauroit supporter sans nausée*. En 1660 Paul Hay Duchatelet publia une Histoire de Duguesclin, dans laquelle il fondit les mémoires précédentes, en y ajoutant des détails qui tiennent du merveilleux, sans s'appuyer d'aucune autorité. En 1692 parut un ouvrage intitulé : *Anciens Mémoires du quatorzième siècle, depuis peu découverts, contenant la vie du fameux Duguesclin, traduits par Jacques Lejèvre, théologal d'Arras*. Douai, 1692. On trouve dans ces mémoires des faits curieux ; cependant ceux de Claude Ménard nous paraissent plus authentiques. Guyard de Berville puisa dans les deux pour composer, en 1767, une *Vie de Bertrand*. Le style diffus et trivial de ce livre en rend la lecture fatigante. Au reste, ces divers *Mémoires* et ces diverses *Vies de Duguesclin* ne font point de ce guerrier un grand homme, mais bien un être singulier, un matamor. Ils s'appesantissent sur les duels qu'il soutint, et ne disent presque rien de ses belles campagnes de Normandie, d'Espagne et de Poitou. C'est dans Froissard, dans les historiens anglais, dans Lobineau surtout, dans Dom Vaissette, dans les annalistes es

pagnols, Zurita, Ayala, Ortis, Ferreras, Mariana, qu'il faut juger Duguesclin ; et alors on se convaincra qu'il fut réellement le plus grand général du quatorzième siècle. C'est à ces autorités respectables que nous avons en recours pour tracer la vie de ce héros.

BERTRAND DUGUESCLIN

CONNÉTABLE DE FRANCE

LIVRE PREMIER

Naissance de Duguesclin — Son enfance — Sa jeunesse

La Bretagne est une péninsule dont les côtes ont à peu près trois cents lieues de contour ; sa position topographique s'opposa à la fusion des habitants avec les Romains qui les conquièrent, et plus tard avec les Francs ; cette population ainsi isolée conserva sa langue, ses moeurs, son caractère particulier ; si elle ne profita pas des bienfaits de la civilisation, du moins n'en reçut-elle pas les vices, et conserva-t-elle ses vertus sauvages. Le pays offrait un aspect très varié : on y rencontrait des villes populeuses et des contrées désertes ; sur les côtes, des terres d'une fertilité surprenante ; dans l'intérieur, des cantons entiers frappés de stérilité, de hautes montagnes granitiques et de vastes plaines, des rivières paisibles et des torrents impétueux, et au milieu de tout cela, des pierres brutes plantées symétriquement, restes mystérieux d'une croyance inconnue. On conçoit qu'entourés de la mer, de ses fureurs, et sans cesse en présence des grands phénomènes de la nature, les habitants de ces contrées devaient avoir une âme plus fortement trempée que ceux de la tranquille Beauce ou de la riante Touraine.

Le caractère était aussi diversifié que le sol ; d'abord la

Basse-Bretagne, c'est-à-dire la moitié du promontoire, parlait un langage inintelligible pour tous ceux qui ne le savaient point en naissant ; cet idiome très âpre se subdivisait en quatre dialectes, de Vannes, de Quimper, de Léon et de Tréguier. Le vulgaire attribuait un vice particulier aux habitants de chacun de ces quatre évêchés.¹

La population de la Basse-Bretagne se composait d'hommes extrêmement courageux ; comme dès leur enfance ils s'accoutumaient à braver les périls au milieu des écueils dont leurs rivages étaient semés, ils méprisaient les dangers et prenaient de bonne heure des habitudes martiales ; la vue d'une arme les faisait tressaillir, ils la saisissaient avec transport et la brandissaient violemment. Dugesclin, Clisson, Arthur de Richemont, les plus grands capitaines du moyen âge, sortirent du duché, et cette particularité n'a rien de surprenant, car les Bretons semblaient être nés pour la guerre : robustes, patients, sobres, quand la nécessité le commandait ils supportaient sans murmurer les fatigues les plus dures ; ils cachaient sous des formes apathiques un esprit aussi fin que délié et surtout une impétuosité de caractère dont l'explosion était terrible ; les revers, loin de les décourager, leur donnaient de la ténacité, et les succès exaltaient leur imagination à un degré extrême. Ils avaient les goûts des peuples sauvages, aimant passionnément le jeu, la danse et les liqueurs fortes ; ils en avaient également les mœurs dures et cruelles, mais la religion en corrigea la rudesse sans l'effacer entièrement, et si les Bretons n'eussent

1 On trouve le proverbe suivant dans le *Dictionnaire français et breton du père Grégoire de Rostremen*, imprimé à Rennes en 1732, article Vannes : *Diocèses de Vannes, Sod evel ur Gwennedat... Sot comme un Vannetais. Quimper, Brusk evel ur Chernevat. Grossier comme un Cornouaillais. Léon, Laer evel ur Leonard Voleur comme un Léonard. Tréguier, Traitnur evel ur Tregher riad...Traître comme un Tréguerois. Ce dicton a souvent occasionné des rixes dans les foires et dans les marchés.*

pas été chrétiens, ils ne seraient jamais devenus sociables. On les taxait d'entêtement, parce qu'on les voyait rarement varier dans leurs affections ou dans leurs déterminations ; une pareille ténacité tenait sans doute à cet esprit national dont les Armoricains de tous les âges se montrèrent animés : aujourd'hui encore l'hermine bretonne apparaît en tout lieu comme l'emblème d'une même famille, on la considère avec enthousiasme ; les siècles, les malheurs et les changements d'institutions, n'ont pu altérer ce sentiment : exemple unique en France !

Les femmes, qui dans bien des sociétés diffèrent totalement des hommes, en Bretagne avaient avec eux une similitude parfaite ; elles déployaient dans les occasions difficiles le même courage et la même énergie : ces qualités s'alliaient parfaitement aux grâces de leur sexe, grâces dont le ciel se montrait fort prodigue envers elles. Les habitants des territoires de Rennes et de Nantes participaient davantage, quant aux moeurs et aux coutumes, de la France dont ils parlaient la langue ; aussi différaient-ils au moral comme au physique des Bretons du promontoire ; ils avaient une taille moins élevée, une humeur plus paisible. Malgré cet esprit national dont toute la Bretagne paraissait animée, cependant est-il certain qu'il n'exista jamais en aucun lieu autant de rivalités particulières que dans celui-ci ; sept à huit grandes familles, véritables tributs, couvraient le duché de leurs immenses rameaux et enfantaient des intérêts qui se choquaient violemment. Ces Bretons, si divisés par les usages, par les costumes, par le langage, et même par les institutions politiques, avaient deux points de conformité qui paraissaient sensibles depuis Ingrande jusqu'à la pointe du Finistère, et depuis le Croisic jusqu'au cap Sainte-An-

ne, c'était la ferveur religieuse et une loyale franchise, qui ne permettait pas que la bouche avouât ce que le coeur désapprouvait. Cette loyauté qu'ils portaient dans tous les actes de la vie privée, jointe à un courage indomptable, suffisait, nous le croyons, pour les distinguer de tous les autres peuples ; aussi la nation bretonne brilla-t-elle dans le moyen âge d'un éclat qui ne fut jamais obscurci. Duguesclin, dont la Bretagne fait son orgueil, à qui les principales villes du pays ont élevé des statues, fut celui qui contribua le plus à sa gloire.

Les historiens ne s'accordent pas sur l'époque de sa naissance : l'opinion la mieux établie est celle qui le fait naître en 1320, au château de la Mothe-Broon, à dix lieues de Rennes, dix de Lamballe et six de Dinan. On conserva longtemps la chambre où sa mère lui donna le jour ; ce monument historique a subi le sort de bien d'autres que la reconnaissance avait consacrés : il a disparu, et maintenant à peine peut-on distinguer la place que le château de la Mothe-Broon occupa dans le quatorzième siècle². Il est certain qu'avant les croisades les ancêtres de Bertrand ne tenaient point un rang très distingué dans la noblesse de la Bretagne ; diverses expéditions d'outre-mer les illustrèrent en les ruinant. Cette famille supporta sa mauvaise fortune avec dignité. Quelques alliances l'avaient déjà un peu relevée, lorsque Renaud, père de Bertrand, répara les pertes que sa maison avait essuyées, et lui donna un nouveau lustre par son mérite personnel ; il épousa Jeanne de Mallemaïns, châtelaine d'une beauté rare ; il eut de ce ma-

2 *Ce château était situé hors de la petite ville de la Mothe Broon, à droite sur la route de Lamballe ; les fossés étaient remplis de l'eau venant de la petite rivière d'Arguenon : on ne voit aujourd'hui que les restes des fondations ; une allée d'arbres dessine le carré des remparts. On a quelque fois confondu mal-à-propos cela Mothe-Broon avec le bourg qui porte le même nom, et que l'on trouve sur la route de Vitre.*

riage trois garçons et six filles. A la fin de 1320, la dame de Mallemains mit au monde son aîné, le héros dont nous écrivons la vie. Bertrand de Saint-Pern en fut le parrain. La naissance d'un fils dans une famille noble causait beaucoup de joie ; c'était l'héritier du nom et de la gloire de ses aïeux : l'on cherchait à lire d'avance dans ses traits, dans sa conformation, les indices de sa grandeur future. On peut juger du désespoir du père et de la mère de Bertrand, quand ils le virent d'une laideur si repoussante que l'amour maternel lui-même ne pouvait se faire illusion. Le temps, loin de diminuer cette laideur, ne fit que la rendre plus sensible. La chronique de Mesnard le dépeint de la manière suivante : « *Il étoit laid en façonnet et malgracieux, n'étoit plaisant ni de visage ni de corsage, car il avoit le visage moult-brun et le nez camus, et, avec ce, étoit rude de taille de corps, rude aussi en maintieng et en paroles, et pour ce, son dit père et sa dite mère desiroient sa mort.* »

Nous ajouterons à ce portrait que Bertrand avait les yeux vairons et à fleur de tête, le front renversé en arrière, ce qui rendait son nez saillant quoiqu'il fût court ; son cou, très gros, était penché à gauche et donnait à son buste une raideur désagréable ; il avait les bras fort longs et les mains petites et blanches, les épaules très larges ; sa taille était moyenne ; l'ensemble de sa personne, quoique désagréable au premier aspect, annonçait une force extraordinaire.³ A

3 *Lorsqu'on viola les tombeaux de Saint-Denis, plusieurs personnes, aussi zélées que courageuses, s'introduisirent dans les caveaux avec l'espérance d'avoir quelques débris de ces tristes dépouilles. C'est ainsi que l'on prit avec du plâtre l'empreinte du visage d'Henri IV. On fit la même chose sur la face de Duguesclin, mais celui qui s'en acquittait, pressé par le temps, ne put en lever que quatre épreuves ; nous en avons vu une à Brest, chez M. de Freminville, officier supérieur de la marine royale et savant antiquaire.*

peine Bertrand fut-il né qu'il devint l'objet de l'aversion générale dans la maison de son père, dont la famille s'augmenta bientôt de deux autres fils aussi beaux que leur frère était laid ; on éloigna donc l'aîné en l'abandonnant aux soins des domestiques, qui, réglant leurs sentiments sur ceux de leurs maîtres, ne se piquèrent pas de respect pour un enfant qu'on semblait rejeter. Les mauvais traitements irritèrent le jeune Bertrand, son caractère s'aigrit ; il devint, dit la chronique, *méchant, rude, malotru et de mauvaise jeunesse* ; toujours refrogné, tapi dans un coin, prêt à se ruer sur ceux qui paraissaient le regarder avec mépris, il se vit obligé de se garantir des attaques continuelles des gens de la maison ; mais il ne tarda pas à se sentir capable de repousser les outrages, et bientôt il en vint à punir les domestiques de leur insolence : ceux-ci, se croyant soutenus, lui ripostèrent ; il s'ensuivit une sorte de lutte perpétuelle qui lui faisait passer les jours à battre et à être battu : telles furent les premières années de celui qui, par son courage, devait être un jour le vengeur et le soutien de la France.

Tout est précieux dans un homme comme Duguesclin ; les moindres détails ont un intérêt puissant, c'est ce qui nous fera pardonner de nous appesantir un peu sur les premiers temps de sa vie. Il sortit enfin de sa tendre enfance pour entrer dans l'âge où l'on reçoit les premières leçons ; on lui donna un précepteur, mais ce soin fut inutile, au bout de quelques jours, l'élève força le maître à s'enfuir.⁴ Cette indocilité attira sur le coupable la juste sévérité de sa mère, qui le bannit de sa table et le fit loger dans une chambre séparée comme un enfant intraitable et qu'il fallait aban-

4 *Guillaume de Saint-André, romancier du quatorzième siècle dit : Que le beirs Bertran ne se laissait doctriner - Ançois vouloit son maître et ferir et frapper.*

donner. Le jeune Bertrand atteignit sa onzième année ; on le crut amendé, et on lui permit un jour de fête (*l'Assomption*) de reparaître au dîner de famille : il était d'usage, dans les maisons bien réglées, de mettre les enfants à une petite table, touchant presque celle des parents ; on plaçait les fils du châtelain par rang d'âge, de manière à ce que les aînés se trouvassent assis dans le bout le plus rapproché de la grande table. Bertrand vit avec dépit qu'on n'avait pas observé à son égard l'usage établi ; en effet, il se trouvait relégué à l'autre extrémité, tandis que ses frères et ses soeurs se serraient auprès de leur mère, qui les servait les premiers. Il resta quelque temps immobile sur son siège ; mais enfin, ne pouvant plus se contenir, il se leva furieux et vint déclarer à ses frères, qu'étant leur aîné, il avait le droit d'être servi avant eux ; les autres enfants, qui le redoutaient, lui cédèrent la place au plus vite, et Bertrand vint hardiment s'asseoir non loin de sa mère, qui n'avait pu s'empêcher de sourire en le voyant revendiquer aussi énergiquement son droit d'aînesse. Mais bientôt Bertrand porta la main à tous les plats, et mit le service en une telle confusion, que la châtelaine fut obligée de le renvoyer. Le jeune homme obéit d'abord, mais il revint en courroux peu d'instant après ; il saisit la petite table et la renversa violemment sur ses frères et soeurs. Une pareille conduite allait lui attirer une punition exemplaire ; déjà les gens de la maison avaient voulu se saisir du coupable, qui se débattait vigoureusement entre leurs bras, lorsqu'on annonça une abbesse, parente de la dame de Mallemains. La religieuse, étonnée du désordre qui régnait dans l'appartement, aperçut, dans un coin, Bertrand, encore tout ému de la terrible scène qui venait de se passer, et tenant le bâton dont il était toujours armé. Elle n'eut pas de peine à deviner que ce jeune garçon était

la cause de cette agitation ; elle l'attira à elle en le flattant. Duguesclin se laissa amener, traînant derrière lui la gaule dont il ne se dessaisissait jamais ; ses vêtements étaient en désordre : il avait perdu une de ses chaussures en se débattant contre les domestiques. La religieuse le considéra longtemps, et parut frappée de sa tournure vigoureuse et de l'air énergique qui dominait dans toute sa personne. Devinant qu'on l'avait aigri mal à propos, elle essaya de le gagner par des procédés plus bienveillants, mais la dame Duguesclin l'en détourna en pleurant. « *Vos soins sont inutiles, dit-elle, c'est le plus méchant enfant du pays, il fait ma désolation : il s'échappe de la maison, attaque tout le monde ; il est toujours battant ou battu ; son père et moi nous voudrions le voir mort.* » La douleur de cette pauvre mère toucha l'abbesse, qui la consola de son mieux : c'est sans doute dans cette intention qu'elle dit : « *Je veux tirer l'horoscope de mon jeune parent.* » (*La chiromancie était de mode*). Elle prit la main de Bertrand, que la curiosité rendit attentif ; et après en avoir considéré les linéaments, elle s'écria : « *Je vois que cet enfant deviendra un homme très remarquable, et qu'il fera des choses surprenantes ; il sera l'honneur de sa race et de sa patrie ! — Je n'en crois rien, dit alors le maître-d'hôtel, qui était resté dans la salle avec les autres gens de la maison, car c'est le plus mauvais garnement de la contrée ; certainement il restera tel.* » Ces paroles indiscrètes confirmèrent l'abbesse dans l'idée que toute la maison se plaisait à maltraiter cet enfant. « *Je ne m'en dédis point, répondit-elle, il fera l'orgueil de son pays.* » La religieuse avait jugé qu'il fallait piquer l'amour-propre de ce jeune garçon, et consoler en même temps une mère désolée. La fortune voulut qu'elle ne se trompât point : il n'est pas étonnant que l'opinion populaire ait regardé

comme l'effet du merveilleux ce qui n'était qu'un heureux effet du hasard. Quoi qu'il en soit, les paroles de l'abbesse émurent singulièrement Bertrand, et dès ce moment son coeur s'ouvrit à de nouveaux sentiments. Le lendemain on remarqua déjà un changement : on le mit à table avec toute sa famille et la religieuse ; il y conserva une tenue décente ; et lorsque, vers le milieu du repas, on apporta avec les cérémonies d'usage le paon rôti, le jeune Bertrand alla le prendre des mains du maître d'hôtel, et vint avec grâce en faire hommage à l'abbesse qui lui avait prédit un si bel avenir. Il lui promit de se conduire dorénavant de manière à contenter tout le monde ; il versa ensuite du vin dans une coupe, et la présentant à sa parente, il la pria d'en boire pour l'amour de Bertrand. La prédiction de la bonne religieuse ne s'effaça jamais de son souvenir, elle contribua beaucoup à lui inspirer, lors de ses premières armes, une confiance aveugle en sa destinée.

Le seigneur Duguesclin, absent depuis quelques mois, revint à son château. On s'empressa de lui faire part de l'heureux changement qui s'était opéré dans le caractère de son fils aîné ; il voulut s'en assurer lui-même, et la certitude qu'il acquit à cet égard lui causa une joie extrême : il résolut de guider désormais les premiers pas de son héritier dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant lui. Mais tous ses efforts pour le faire apprendre à lire furent inutiles ; le jeune homme se refusait à l'application ; et comme au surplus la noblesse d'alors ne se piquait pas de ce genre d'instruction, Renaud s'en consola, il ne s'attacha plus qu'à cultiver les vertus dont son fils paraissait avoir apporté les germes en naissant. En effet, Bertrand avait de la candeur et de la sincérité ; il était libéral, compatissant, et d'un cou-

rage que rien n'étonnait. Privé des grâces personnelles, il rachetait ce défaut par une extrême vigueur et par beaucoup d'adresse. Renaud avait longtemps voyagé ; il avait vu l'Italie, et consulté les bons modèles en histoire ; il avait connu Villaini : il conçut l'idée de donner à son fils une instruction orale, puisqu'il en refusait toute autre. Il lui fit le récit des combats fameux où il s'était trouvé, sans oublier cette expédition de Flandres qui avait illustré les premières années du règne de Philippe de Valois. Bertrand était tout oreilles, chaque fait d'armes le faisait tressaillir, chaque trait de générosité l'attendrissait ; collé sur la table, le cou tendu, il ne perdait pas un seul des mouvements de son père. Malheur à ses frères si dans leurs jeux bruyants ils venaient le distraire, il les chassait rudement. Lorsqu'il était bien animé par ces récits, il sortait de sa maison transporté d'ardeur ; il allait s'exercer contre les enfants du voisinage, mettant en usage les leçons qu'il recevait au château. Ni le froid, ni la pluie, ni la chaleur, ne l'arrêtaient ; il devint la terreur des enfants du voisinage. Le sire Duguesclin, désirant arrêter les courses vagabondes de son fils, et en même temps l'occuper d'une manière régulière, lui permit de lever et d'organiser une bande de jeunes garçons : il en forma une compagnie, dont le nombre s'accrut jusqu'à 200⁵ : Bertrand, plein des récits de son père, retenait la description des évolutions et des marches, et les faisait exécuter à ses petits soldats avec une précision étonnante. Il fallut cependant mettre un terme à ces exercices, parce que dans ces combats simulés les enfants, trop animés, se blessaient ; les parents portèrent des plaintes qui firent réformer la compagnie. Mais Bertrand était d'une pétulance extrême ; on

5 *L'histoire de Bretagne a conservé le nom de plusieurs de ces enfants, qui dans la suite se signalèrent à la guerre sous les ordres de Bertrand, leur premier capitaine.*

le surveillait inutilement ; il trouvait moyen de s'échapper, et rentrait toujours couvert de sang et ses vêtements déchirés. Son père prit le parti de l'enfermer dans un donjon, d'où Bertrand ne sortait que pour prendre ses repas. Cette détention ne pouvait être un obstacle bien réel pour un caractère aussi bouillant. Un soir le domestique vint le prendre afin de le conduire à l'oratoire, où la famille réunie faisait chaque jour la prière accoutumée. Bertrand, voyant ouvrir le donjon, en sort brusquement, et ferme la porte sur son geôlier ; il s'échappe, et comme il connaissait fort bien les lieux, il s'introduit furtivement dans les écuries du château, détache un cheval, le monte à nu, part au galop : favorisé par la clarté de la lune, il arrive à Rennes de grand matin, et va descendre chez un de ses oncles dont il était fort aimé. Les domestiques l'accueillirent assez mal ; la scène allait devenir vive quand son oncle descendit de son appartement ; il fut étonné de le voir à cette heure et dans cet équipage. Bertrand lui conta avec sa candeur ordinaire toute son aventure ; le gentilhomme était d'humeur à la trouver plaisante : il embrassa son neveu, l'encouragea, et obtint le lendemain qu'on le laissât quelque temps chez lui. Bertrand avait alors plus de quinze ans ; sa taille, quoique épaisse, s'était développée, et sa force avait pris un accroissement prodigieux. Bertrand se trouvait à Rennes depuis trois ans quand il apprit qu'on venait d'annoncer pour le dimanche suivant une grande lutte sur la place des lices, entre les jeunes gens de la ville et ceux des environs ; on sait que les Bretons aimaient avec passion ce genre d'exercice emprunté aux anciens. Bertrand sentit battre son cœur en apprenant que ce spectacle allait avoir lieu ; il se promit bien d'y figurer ; mais il fut deviné par sa tante, qui s'en alarma et lui ordonna de la suivre à l'église

pour entendre le sermon : force fut d'obéir ; il trouva cependant moyen de s'esquiver ; sortant de la cathédrale, il accourut sur les lieux, et se mêla aux lutteurs : l'un d'eux venait de vaincre tous ses rivaux ; Duguesclin court à lui et le provoque. D'abord le vainqueur le regarde en pitié ; mais comme il ne pouvait refuser de répondre au défi, le combat s'engage, et au bout de quelques instants Bertrand terrasse son adversaire et le force à demander quartier : en se relevant il se heurta le genou si violemment contre une pierre, que la douleur le fit tomber évanoui. On le rapporta vainqueur et blessé, suivi de la foule qui lui témoignait le plus vif intérêt ; il resta un mois malade. Au bout de ce temps son oncle le renvoya à la Mothe-Broon, en écrivant en sa faveur. Mais ce soin était inutile ; le bruit de la petite victoire du jeune lutteur avait réjoui Renaud Duguesclin, qui, loin de se montrer sévère envers son fils, l'accueillit au contraire avec tendresse, lui donna armes et chevaux, avec la permission d'assister aux joutes qui avaient lieu tous les dimanches dans les châteaux voisins : la seule condition qu'il mit à cette faveur fut qu'il resterait simple spectateur, sans chercher à prendre part aux tournois. Bertrand le promit. Il s'élança donc alors dans le monde militaire, et sut s'y faire aimer ; on oublia sa laideur en faveur de sa politesse et de sa douceur. Malgré la promesse qu'il avait faite à son père de ne prendre aucune part aux joutes, Bertrand viola sa parole, mais ce fut dans une circonstance si notable, et il le fit d'une manière si remarquable, qu'on ne put lui adresser un seul reproche ; voici en quelle circonstance : Jean III, duc de Bretagne, maria en 1338 Jeanne de Penthièvre, sa nièce et son héritière, avec Charles comte de Blois. Tout le duché s'empessa de célébrer cette union par des fêtes brillantes ; le sire Renaud Duguesclin se joignit à

la haute noblesse pour former un tournoi en l'honneur des dames ; des cartels invitèrent les preux de France, d'Angleterre et de Flandres à venir rompre des lances. Rennes fut la ville indiquée pour le rendez-vous. Le prix du tournoi était un diamant que la comtesse de Blois devait rendre plus précieux en le remettant de sa main au vainqueur : des hauts barons, des chevaliers, accoururent en foule pour répondre à l'appel de la noblesse bretonne.

Renaud Duguesclin se rendit à Rennes suivi de ses vassaux et dans un équipage digne d'un homme de son rang ; mais il crut devoir laisser à la Mothe-Broon son fils, âgé alors de dix-huit ans. Bertrand ne put supporter cette privation ; la vue d'un tournoi, le spectacle qui devait s'y déployer, et peut-être même l'instinct secret de la gloire, l'entraînaient vers le lieu qui devait être témoin de cette solennité chevaleresque : mais son père avait emmené tous les chevaux, il ne restait qu'une seule jument de haras ; Bertrand s'en empare, la monte, et accourt à Rennes, sans équipage et sans armure ; aussi sa tenue grotesque fut-elle l'objet de la risée publique. Honteux de sa piteuse apparence, Duguesclin alla se confondre dans la foule du peuple : c'était avec une secrète envie qu'il regardait ces chevaliers couverts de brillantes armures, maniant de magnifiques coursiers. Tout dans ce spectacle guerrier était fait pour exciter son enthousiasme : cette quantité de bannières et de pennons confondus dans la lice, couverts de chiffres et d'emblèmes amoureux ; les juges du camp armés de la baguette blanche, courbés sous le poids des ans, et qui venaient s'unir encore, par le souvenir, aux exploits des jeunes paladins ; les hérauts répétant de distance en distance ces paroles faites pour soutenir l'ardeur des poursuivants : *Souviens-toi de qui tu es fils, et ne forligne pas*. Quelles sensations l'âme

ardente de Bertrand ne devait-elle pas éprouver ! Chaque course que fournissait un chevalier le mettait hors de lui, le cliquetis des armes le transportait, il considérait avec avidité ces femmes richement parées qui animaient de la voix et du geste les poursuivants, en jetant à leurs chevaliers des bracelets et des écharpes ; mais il passait bientôt à l'abattement lorsqu'il ramenait sa vue sur sa personne, qu'il pensait à son état, aux dons que la nature avait prodigués aux autres, et dont elle avait été si avare envers lui. Il était plongé dans ces amères réflexions lorsqu'il vit passer un chevalier parent de sa famille, Guillaume de Bizien, qui, harassé de fatigue après avoir parcouru plusieurs fois la lice, se retirait pour prendre quelque repos ; l'ayant reconnu, il le suivit jusqu'à la maison de son oncle, chez qui le chevalier logeait ; là il conta comment il était venu de la Mothe-Broon, et supplia Guillaume de lui prêter un coursier et des armes pour qu'il eût l'honneur d'entrer dans la carrière. Charmé de l'ardeur que montrait Bertrand, le chevalier se rendit à ses vœux, il l'arma et lui fit donner un cheval frais. Duguesclin, bondissant de joie, pique des deux, se présente à la barrière, la visière baissée et la lance haute ; à l'instant paraît à l'autre extrémité de la lice un chevalier ; Bertraud pousse son cheval et agite son gantelet eu signe de combat ; les trompettes du camp sonnent, les deux champions partent comme un trait ; du premier coup de lance Duguesclin enlève la visière de son adversaire : c'était certainement un effet du hasard, mais c'était le chef-d'oeuvre de l'adresse ; son cheval, abandonné, choqua si violemment celui de l'autre poursuivant, qu'il le renversa ; le chevalier se releva en courroux, et voulut fournir une seconde course, qui ne fut pas plus heureuse ; il fut culbuté derechef et mis hors de combat. Renaud Duguesclin se

présenta pour le venger, mais son fils le reconnut à son écu et à son cimier ; baissant sa lance avec respect, il passa sans férir. Cette action excita la curiosité générale ; on pensa que l'inconnu rendait hommage à la réputation de Renaud, et cette modestie lui attira l'intérêt de tous les spectateurs. Les tenants se présentèrent pour soutenir l'honneur du tournoi ; plusieurs bannerets combattirent successivement, et furent tous vaincus les uns après les autres avec autant de promptitude que de dextérité.

Le jeune chevalier fut couvert d'applaudissements unanimes. Son écu tout uni et le soin qu'il prenait de conserver la visière baissée excitaient vivement la curiosité générale ; chacun s'abandonnait aux conjectures sur son nom ; enfin un baron normand, qui se reposait après avoir rompu les premières lances, fut piqué des applaudissements que l'on prodiguait à l'inconnu. « *Je vais, dit-il aux dames avec qui il causait, vous apprendre bientôt le nom et le pays de ce chevalier.* » En disant ces mots il monte sur son coursier et jette son gantelet, qui fut aussitôt relevé par ordre de Bertrand. L'intérêt redouble ; on se dresse pour voir cette nouvelle joute. « *Qu'on les laisse aller,* » crièrent les juges du camp. Aussitôt les deux adversaires s'élancent l'un sur l'autre : le Normand, fort exercé dans ces sortes de jeux, fait sauter d'un coup de lance le casque du jeune Breton ; celui-ci resté ferme sur ses étriers, sans être ébranlé, joint son ennemi corps à corps, le saisit, l'enlève de son cheval et le jette dans l'arène : les hérauts du camp proclament sa victoire en criant : « Honneur au fils des preux ! » Les acclamations sont générales ; on se presse, on fixe les traits du vainqueur, on veut le reconnaître ; vains efforts. Bertrand restait inconnu, quoique à visage découvert, quand un cri, parti du coin de la lice, attire l'attention générale : c'est

Renaud ; il a reconnu son fils ; il se précipite vers lui, en croyant à peine le témoignage de ses yeux, le serre dans ses bras, et le couvre de ses larmes en l'appelant des noms les plus doux. Le jeune Duguesclin, proclamé vainqueur au bruit des fanfares et dans les chants des ménestrels, fut présenté par son père au duc Jean et à la comtesse de Blois, qui lui remit le prix du tournoi. Bertrand le reçut avec respect et courut l'offrir à Guillaume Bizien, qui lui avait donné les moyens d'entrer dans la lice. Cet acte de désintéressement transporta tout le monde ; le peuple partagea l'enthousiasme de la noblesse : on se précipitait sur les pas du héros de la fête ; on poussait des cris de joie en le voyant passer : ces acclamations semblaient présager la haute fortune du héros qui devait faire rejaillir sur la Bretagne une gloire impérissable. Ce ne fut que trois ans après ce tournoi que la guerre vint enfin lui offrir l'occasion de s'élancer dans la carrière militaire : nous le verrons, constamment valeureux dans les combats, modeste après la victoire , s'efforcer d'adoucir les maux causés par les armes ; nous le verrons, disons-nous, venger la France et la faire triompher de sa redoutable rivale.